

Sophie Rolland-Manas

Pas-plus-d'un/papludun et jouissance sexuelle *

Depuis le début de ce séminaire de 1971, Lacan différencie la parole de la lettre, la lettre seule permettant de saisir ce qu'il en est de la jouissance. C'est pourquoi il se sépare de la linguistique, ce qui n'empêche pas qu'elle reste tout à fait essentielle dans l'expérience analytique. En effet, elle permet l'analyse des formations de l'inconscient, et permet aussi de situer la question de la vérité. En revanche, pour aborder la question des jouissances, homme et femme, il faut avoir recours à la logique qui repose sur la dimension de la lettre.

Ainsi, pour ce soir, nous avons chacun, avec Marc Strauss, la tâche de continuer le commentaire de la fin de cette leçon VI, du 17 mars 1971. Je dois dire qu'au premier abord la lecture de ces quelques pages qui constituent les chapitres 3 et 4 m'a « affectée » d'une certaine incompréhension, et ce d'autant plus qu'il y est question de l'illisible. Mais comme le dit Lacan, ne pas comprendre, « c'est tout l'espoir ¹ » et, passé l'affect, je propose de tenter de vous transmettre ce que j'ai pu extraire de ma lecture.

Après le travail produit par Rosa Guitart et Jean-Jacques Gorog à propos de *La Lettre volée*, ou plutôt en souffrance, je vais donc prendre cette leçon dans sa terminaison en ne revenant pas explicitement sur les pages commentées du conte d'Edgard Poe, qui ont été largement et minutieusement traitées.

Néanmoins et pour tenter de faire liaison, j'introduis mon propos en partant de la référence à l'effet de féminisation produit par la lettre, car évidemment les choses sont liées. Dans la suite donc de ce qu'il vient de déployer, Lacan articule cet effet féminisant au mythe écrit de *Totem et tabou* ² : « Si cette lettre peut en l'occasion avoir cette fonction féminisante,

* [↑](#) Commentaire des chapitres 3 et 4 de la leçon VI du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 95-105, à Paris, le 5 décembre 2024.

1. [↑](#) *Ibid.*, p. 105.

2. [↑](#) S. Freud, *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1965.

c'est que le mythe écrit, *Totem et tabou*, est fait très exactement pour nous pointer qu'il est impensable de dire *La femme* ³. » Dans ce mythe, l'impossible passe par la voie du Père de la horde primitive, soit celui qui posséderait toutes les femmes.

Le trait de l'impossible

Je vais prendre les choses au plus près du texte en tenant compte du fait que dans ce séminaire Lacan est en train de déplier une logique qui n'est pas celle du général et du particulier, qui est celle qu'il élabore à la fin de la leçon avec ce qu'il appelle le *pas-plus-d'un*. Le *pas-plus-d'un* n'est pas facile mais s'éclaire si on se rend compte que c'est une tentative de sa part de déplacer, de faire bouger la logique traditionnelle qui nous anime, qui nous affecte, dirais-je, et qui est la logique aristotélicienne.

Je reprends la leçon à partir du moment où Lacan évoque le statut et la fonction de l'écrit. Je vais partir de là. Il dit : « *Totem et Tabou*, c'est un mythe écrit, et je dirai même plus, c'est très exactement la seule chose qui le spécifie ⁴. » Quand il dit que c'est un mythe écrit, de quoi parle-t-il ? Je pense qu'il parle de l'Œdipe tel que Freud le reformule dans *Totem et tabou*, c'est-à-dire au fond l'Œdipe en tant que formulation par Freud de l'interdit porté sur la mère, il y viendra après, interdit représenté par le père qui posséderait toutes les femmes.

Puisque c'est quelque chose d'inscrit, Lacan souligne ceci : « Ce mythe écrit pourrait très bien passer pour l'inscription de ce qu'il en est du rapport sexuel. Mais je voudrais tout de même vous faire remarquer certaines choses ⁵ ». *Totem et tabou* était le seul mythe moderne et c'est peut-être ça qui le spécifie, il a une forme logique assez unique précisément parce qu'il n'a « qu'une seule forme ⁶ », celle que Freud lui a donnée. C'est un mythe écrit, alors que tous les mythes d'habitude sont parlés.

Or, ce mythe, justement, à sa façon articule un impossible. Freud ne vient isoler un réel que mythiquement, soit que le père possède toutes les femmes ; et Lacan souligne que c'est quelque chose d'impossible. Il est impossible de posséder toutes les femmes. Ne serait-ce que pour ça, dans le mythe, on retrouve bien l'énoncé d'un impossible. Dans le séminaire antérieur, à propos de *Totem et tabou*, Lacan le dit ainsi : « Le mythe ne saurait

3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 106.

4. [↑](#) *Ibid.*, p. 105.

5. [↑](#) *Ibid.*

6. [↑](#) *Ibid.*

avoir d'autre sens que celui [...] d'un énoncé de l'impossible ⁷. » Il y a donc là semble-t-il quelque chose du dire de Freud, « il n'y a pas de rapport sexuel », qui pourrait se déduire.

Freud se débrouille avec quelque chose que Lacan, lui, va pointer d'une façon peut-être beaucoup plus radicale et notamment dans cette leçon, dans la dimension de l'écrit. Mais il souligne comment, Freud articulant cet impossible – le père possédant toutes les femmes –, le sujet en quelque sorte est arrêté, là, dans son rapport à un partenaire sexuel, arrêté par un interdit.

Le partenaire sexuel, en l'occurrence, c'est la mère. C'est la mère qui est visée comme partenaire. C'est avec la mère qu'il y aurait rapport sexuel si rapport sexuel il pouvait y avoir. Je cite Lacan : « Le partenaire en l'occasion est bien en effet réduit à *une*, mais pas n'importe laquelle : celle qui t'a pondu ⁸. » C'est là qu'il y aurait partenaire, s'il y avait partenaire, mais c'est aussi ça qui est frappé par un impossible. Donc, ce qu'évoque Freud dans son mythe, c'est qu'à l'endroit du sexuel, il n'y a pas de rapport. De rapport entre les sexes, s'entend.

Mais c'est évoqué sous forme mythique, c'est-à-dire que l'impossible qui s'y rattache et les enjeux, en quelque sorte, de ce non-rapport ne sont pas chez Freud complètement mis au jour. Et cela va avoir des conséquences extrêmement importantes, notamment concernant la logique. Et la logique, c'est aussi vers là que s'oriente Lacan dans cette leçon. Il est à ce moment-là dans les prémices de la formalisation des formules de la sexuation qu'il établira deux ans après.

Tout en indiquant que Freud inscrit l'impossible du rapport sexuel sous forme mythique, Lacan avance quelque chose d'extrêmement important et d'extrêmement nouveau par rapport à Freud. Lacan évoque la fonction du père d'une façon un petit peu inédite. Il dit que « le Père est [...] dans sa fonction radicale », à la racine donc, à l'origine, et que c'est là que « Freud vient échouer ⁹ ». Ici, je ne peux m'empêcher d'y entendre une équivoque. Que Freud échoue, ça veut dire que Freud vient échouer sa barque, si je puis dire, à cet endroit-là et ça évoque aussi quelque chose d'une aporie chez Freud. C'est à la fois une impasse et le point que Freud a atteint.

7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 145.

8. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 108.

9. [↑](#) *Ibid.*, p. 106.

Notons aussi que lorsque Lacan évoque cette fonction et qu'il dit : « Le Père est là pour s'y faire reconnaître, dans sa fonction radicale ¹⁰ », il y a là quelque chose que je lis en résonance avec la question qu'il avait laissée ouverte dans son séminaire *Les Noms du Père*. Je trouve intéressant de faire un petit retour sur cette unique leçon du 20 novembre 1963 dans laquelle il dit : « Il est clair que si Freud, au centre de sa doctrine, met le mythe du père, c'est en raison de l'inévitabilité de cette question. [...]. Car ce père, est-ce que nous ne pouvons pas, nous, aller au-delà du mythe pour prendre comme repère ce qu'implique le mythe dans ce registre que donne notre progrès sur ces trois termes de la jouissance, du désir et de l'objet ¹¹. »

Donc en 1971, Lacan va parler de la fonction du père « radicale », celle « qu'il a toujours manifestée, dit-il, et chaque fois qu'il s'est agi du monothéisme par exemple. Ce n'est pas pour rien que Freud vient échouer là, c'est qu'il y a une fonction tout à fait essentielle qu'il convient de réserver comme étant à l'origine, à très proprement parler, de l'écrit. C'est ce que j'appellerai le *pas-plus-d'un* », et « c'est d'une façon tout à fait originelle » qu'il se pose ¹². Ainsi, sans *pas-plus-d'un*, vous ne pouvez même pas commencer à écrire la série arithmétique des nombres entiers. « Il faut qu'il y ait un 1 ¹³. » N'oublions pas que dans le mythe, il y a le meurtre du père. Or, si pour Freud ce meurtre est à l'origine de la civilisation, Lacan, lui, prend les choses différemment. En faisant un saut en avant, dans la dernière leçon du séminaire, il dit : le « zéro est absolument essentiel à tout repérage chronologique naturel. Et alors, nous comprenons ce que veut dire le meurtre du père ¹⁴ » (leçon du 16 juin). C'est ce qui permet d'inscrire logiquement les pères dans une série.

Aussi, ce *pas-plus-d'un* serait-il quelque chose que l'on peut montrer comme étant le trait ? C'est ainsi que je le lis en tout cas et que j'ai cheminé.

Freud a échoué, a abouti et en même temps s'est heurté à quelque chose qui concerne le père dans sa fonction radicale.

Comment entendre ce passage de Lacan ? En prenant le texte de près, ce que nous pouvons entendre comme fonction radicale du père est le trait de la jouissance en tant qu'elle s'inscrit comme impossible.

10. [↑](#) *Ibid.*

11. [↑](#) J. Lacan, *Les Noms du Père*, séminaire du 20 novembre 1963.

12. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 106.

13. [↑](#) *Ibid.*

14. [↑](#) *Ibid.*, p. 116.

Il n'est pas, du moins, il n'appartient pas à la jouissance en elle-même de s'inscrire comme impossible. La jouissance, ce qui la spécifie, c'est qu'elle s'inscrit. Elle s'inscrit où ? Elle s'inscrit sur un corps. Ce sont en quelque sorte des notions de base. Et ce qui est tout à fait improbable parce que ce n'est pas déductible, c'est que ce n'est pas de l'ordre de la preuve mais de l'ordre du fait. Et ce fait, seule la psychanalyse le démontre, c'est qu'il y a quelque chose, il y a de la jouissance qui s'inscrit comme impossible.

C'est précisément ce trait, ce trait que nous pouvons dire phallique, qui vient, et qui ne vient pas plus d'une fois. Il vient en quelque sorte donner une trace, une marque, d'un manque dans la jouissance du corps et spécifier ce manque comme impossible à jouir, c'est-à-dire comme sexuel. En somme, cette trace de l'interdit, c'est la castration. Ce trait, une fois qu'il est mis en place, s'inscrit comme pur trait, débarrassé de sa charge imaginaire. C'est-à-dire ce qui s'inscrit de fait pour poser une jouissance en tant qu'interdite.

Pourquoi *pas-plus-d'un* ? Parce qu'il vient inscrire un impossible comme un fait, et c'est là que Freud a touché une certaine limite dans son élaboration en même temps qu'il a touché un point fondamental.

Lacan ne l'explique pas, mais il nous dit que Freud échoue sur cette « fonction radicale du père », en particulier dans le monothéisme – évidemment il fait là allusion au Moïse de Freud. Comment pouvons-nous entendre ce que Lacan évoque là de l'échouage en quelque sorte de Freud avec le Moïse ? Je vais tenter d'y répondre en attrapant les choses de manière un peu basique mais elles me paraissent néanmoins fondamentales.

On peut l'entendre comme ceci : Freud reconnaît dans Moïse la figure de l'Autre qui vient en quelque sorte arrêter, fixer ce qui, pour le sujet, va avoir valeur de loi et d'interdit.

Vous savez, bien évidemment, que c'est ce que dit Freud, que cette loi que nous pensions être la nôtre, il faut reconnaître qu'elle vient de l'Autre. Et si Freud ne le formule pas comme ça, c'est parce qu'il n'a pas à sa disposition ce terme. Il n'avait pas ce terme, extraordinairement et logiquement fécond, que Lacan invente et qui est le grand Autre. Ce que fait Freud, c'est qu'il donne une figure imaginaire de ce lieu Autre, d'où nous vient la loi.

La loi, nous ne la tenons pas de nous-mêmes, c'est de l'Autre que nous la tenons, mais Freud ne le dit pas comme ça. Il dit que Moïse était étranger, qu'il était un Égyptien. Freud n'avait pas les catégories pour le dire de façon aussi radicale. Il ne dit pas : « Moïse était au lieu de l'Autre. » Il dit : « Moïse était un étranger, Moïse était Égyptien. »

Ce pas de Freud consiste à avoir repéré là un bord, mais il ne l'a repéré que sur un mode imaginaire. En fait, Freud imaginise le truc. Le truc, c'est quoi ? Je dirai que cette limite posée à la jouissance, elle nous vient de l'Autre. Et si chez Freud ça prend l'aspect d'un autre incarné, chez Lacan, ça prendra un aspect beaucoup plus radical, ce sera le lieu de l'Autre.

C'est de là que nous vient la loi. En fait, on pourrait tout simplement dire qu'elle nous vient de la structure du langage. Parce que c'est le langage qui nous « met dedans » tout le temps et que c'est le langage que la psychanalyse permet de reprendre en compte. Le lieu de l'Autre, c'est le langage. Le langage en tant qu'il trouve à s'articuler au corps. C'est-à-dire à ce qui jouit.

Comment le langage s'articule-t-il au corps ? Il ne peut pas s'y articuler autrement que sous l'effet d'un interdit. Sinon, comment fabriquer un langage qui s'articule à quoi que ce soit ? Pour qu'il s'articule à quelque chose, il faut qu'il y ait ce que Lacan a appelé, dans le séminaire précédent, le *plus-de-jouir*, qui est une soustraction de jouissance. Il faut bien qu'il y ait une articulation du corps au langage pour que quelque chose de la loi puisse venir du fait même du langage.

Nous pouvons, effectivement grâce à Lacan, identifier le lieu de l'Autre comme là où s'inscrit et d'où nous vient ce qui va avoir valeur d'impossible dans l'articulation de la jouissance et du corps, à savoir la jouissance comme sexuelle. Ça, c'est ce que Lacan, je crois, dans ce séminaire, nomme le *pas-plus-d'un*. C'est ce trait qui marque, qui indique un impossible. Ne peut-on avancer que le *pas-plus-d'un* serait à l'origine de l'écrit ?

Ce trait donc, nous pouvons dire que c'est le trait phallique, dans la mesure où c'est le trait de l'interdit porté sur la jouissance phallique justement.

Ainsi, au-delà du mythe, la structure, la rencontre d'une impasse, le *papludun*. La jouissance ne s'appareille ni au désir, ni au signifiant, mais à la lettre. Cela peut faire résonance, je crois, avec l'expérience analytique se terminant sur la production de *l'Un tout seul*, jouissance la plus singulière qui rend chaque parlêtre à nul autre pareil et qui tient à un élément littéral. Mais suivons les pas de Lacan dans la poursuite de la lecture.

Dans le mouvement de cette leçon, il y a le *pas-plus-d'un* et tout de suite après Lacan évoque la jouissance sexuelle.

L'impossible à écrire

Lacan continue la leçon avec la question de l'écriture en énonçant : « Revenons à ce qui nous paraît essentiel à ce sujet, concernant la jouissance

sexuelle. » Elle « se trouve ne pas pouvoir être écrite, et c'est de cela que résulte la multiplicité structurale, et d'abord la tétrade ¹⁵ ». Autrement dit : les quatre manières d'écrire un discours.

En effet, cette inscription de la jouissance sexuelle comme impossible, c'est ce qui rend les discours occupés, si je puis dire, et de termes, et de places, et de fonctions, qui n'ont strictement rien à faire avec ce dont ils parlent et qui fait parler, c'est-à-dire l'interdit de la jouissance sexuelle.

C'est pour ça que nous parlons toujours d'autre chose que de ce dont il s'agit. Pour autant que nous sommes nécessairement dans tel ou tel discours, nous parlons toujours d'autre chose. Et la psychanalyse, en tant que discours, présente le grand intérêt de prendre en compte cet impossible. Cela peut-il faire entendre que le discours analytique serait un discours qui ne serait pas du semblant ?

Ainsi, dans ce séminaire et dans cette leçon, la jouissance du phallus, c'est ce que Lacan repère comme étant précisément impossible. En tout cas pour un homme. Pour une femme, c'est un peu différent.

Pour un homme, Lacan le dit comme ça : « La structure est telle que l'homme comme tel, en tant qu'il fonctionne, est châtré ¹⁶. » J'entends là que l'homme en tant qu'il fonctionne, c'est en tant qu'il désire, en tant qu'il manifeste qu'il désire. L'homme ne fonctionne qu'au titre d'un manque. C'est pour ça qu'il est châtré. Et c'est ça qui soutient son désir.

On ne peut pas « spécifier dans le général le partenaire sexuel ¹⁷ », insiste Lacan, mais peut-être qu'une femme pourra considérer qu'elle a affaire à un partenaire. Néanmoins, ce sera uniquement sur un plan imaginaire, dans la mesure où elle fera de ce trait, de cette caractéristique du désir de cet homme, une essence. Elle va lui donner une consistance à partir de là. La consistance qui fait que, effectivement, un homme, du fait d'être articulé à cette fonction et à ce trait de désir, peut se réclamer du *tout homme*. Une spécification imaginaire en somme.

Pour une femme, « d'autre part, quelque chose existe qui est au niveau du partenaire féminin, et que l'on pourrait simplement tracer de ce trait sur lequel je pointe la portée de toute la fonction de cette lettre en l'occasion – la lettre, *La* femme n'a rien à en faire, si elle existe. Maintenant c'est pour cette raison qu'elle n'existe pas. En tant que *La* femme, elle n'a

15. [↑](#) *Ibid.*, p. 107.

16. [↑](#) *Ibid.*

17. [↑](#) *Ibid.*

rien à faire avec la loi ¹⁸ ». Autrement dit, une femme vient réellement incarner ce bord, ce trait de l'interdit, c'est-à-dire de la jouissance impossible. C'est ce que Lacan nous dit, me semble-t-il, en quoi une femme viendrait à la même place que ce *pas-plus-d'un*, la place d'une lettre. « Le *papludun* dont s'institue chacune *des* femmes [...] qui est dans l'être d'une femme ¹⁹ » (leçon du 9 juin).

Toute lettre s'inscrit à cette place-là, sur ce bord-là. « *La* femme, j'insiste, qui n'existe pas, c'est justement la lettre – la lettre en tant qu'elle est le signifiant qu'il n'y a pas d'Autre, $S(\mathbb{A})$ ²⁰. »

La question d'une possibilité ou d'une impossibilité d'inscription du rapport sexuel est là présente dans les lignes de cette fin de leçon, car même si le rapport sexuel est impossible à écrire, encore faut-il pouvoir écrire cette impossibilité. Si la jouissance sexuelle se dérobe à toute écriture, elle peut s'inscrire comme opérateur logique.

C'est ainsi que dans la suite et pour terminer la leçon, Lacan va donner une configuration logique à ce qu'il vient d'avancer en faisant une torsion à la logique classique et en utilisant les quantificateurs universels et existentiels, pour logifier autour de quoi s'articule ce qu'il en est du rapport sexuel. Et il termine « avec la question [...] de ce qui ne peut pas s'écrire dans la fonction $F(x)$, à partir du moment où la fonction $F(x)$ est elle-même à ne pas écrire [...] et qu'elle est, à proprement parler, ce qui s'appelle illisible ²¹ ». Il continuera cette formalisation à la leçon VIII, après la leçon sur *lituraterre*.

Je terminerai alors sur l'écriture, versant *lituraterre*. Cette écriture ne se réduit pas dans notre champ à la simple expression de la parole et n'est pas de même nature que les semblants. En effet, l'écriture n'est pas une expression des semblants mais ce qui se dépose à partir de leur rupture. La manifestation du réel n'est pas dans les semblants, mais dans « ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant ». « Rupture [...] qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore ²² » (leçon du 12 mai).

18. [↑](#) *Ibid.*

19. [↑](#) *Ibid.*, p. 156-158.

20. [↑](#) *Ibid.*, p. 158.

21. [↑](#) *Ibid.*, p. 111.

22. [↑](#) *Ibid.*, p. 122.